

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 15 JUIN 1889

SANS MÈRE

TROISIÈME PARTIE

SEULE AU MONDE

(Suite)

Sa forte constitution la sauva.

Quand la convalescence arriva, novembre était venu.

Par un phénomène bizarre, dans les pays du Nord, et surtout aux bords de la Manche où l'humidité est habituelle, les pluies de septembre et d'octobre avaient cessé pour faire place au plus bel été de la Saint-Martin que l'on puisse rêver.

Un soleil presque chaud, rendait un semblant de vie au parc, que les pins et les cèdres à la verdure éternelle égayaient encore.

Dès que Clotilde put marcher, elle se dirigea vers le petit cimetière situé derrière les charmilles et où, sous un terre un peu plus élevé que les autres, puisqu'il était plus nouveau, dormait Mlle de Boves.

L'été, de grandes touffes de rosiers, les arbustes des massifs voisins sur lesquels les rossignols venaient chanter, et par-dessus tout, le calme inaltérable de ce coin de parc donnaient une certaine apparence heureuse au petit cimetière.

L'hiver, le hossellement des tombes, que le gaz, on ne dissimulait plus, les croix de bois, sur la peinture noire desquelles les noms étaient tous uniformément écrits en lettres blanches ; la solitude, le froid, tout cela était d'une tristesse navrante et serrait le cœur.

Cette vue représentait tout ce qui pouvait exister de plus cruel et de plus dangereux pour l'enfant aimante et exaltée qui relevait à peine d'une si grave maladie.

Peu à peu, elle tomba dans une mélancolie noire, presque farouche ; elle ne parlait plus, elle ne mangeait pas ; ses yeux s'assombrissaient ; un pli douloureux se creusait au coin de sa petite bouche, jadis si rose ; la nuit, la sœur de garde qui faisait le tour des dortoirs la trouvait immobile, redressée sur ses oreillers, les paupières ouvertes.

—L'état est grave, déclara le médecin consulté. Il faudrait à tout prix lui faire changer d'air, surtout lui faire fuir cette maison-ci.

Mme Saint-Raphaël, déjà très affectée de la mort de Mlle de Boves, s'alarma tout à fait et parla de Clotilde à la supérieure.

Dans le monastère, on aimait la petite pour sa douceur, son obéissance à la règle, sa nature délicate et extraordinairement nerveuse, ses façons affectueuses et polies.

On connaissait son amour filial pour sœur Madeleine des Anges, et cela aidant, on caressait la pensée de la garder dans le couvent, de lui voir prononcer ses vœux, d'en faire une religieuse intelligente et dévouée à la maison.

Aux paroles d'alarmes de la mère Saint-Ra-

phaël, la supérieure répondit : Avant de la placer au dehors et de renoncer par conséquent à sa vocation religieuse, il faut voir, attendre... patienter...

Le temps est un grand maître. Cette douleur s'atténuera comme toutes choses. Distrayez-la.

Mais Clotilde ne voulait pas être distraite. En vain, la nomma-t-on présidente des Enfants de Marie, en vain essaya-t-on d'en faire une contremaitresse, et de lui donner des petites à diriger.

Ce projet qui lui souriait tant lorsque son amie vivait, lui était devenu insupportable et douloureux.

—Je veux m'en aller ! dit-elle un jour à la mère Saint-Raphaël.

La vieille religieuse tressaillit.

—T'en aller ? répéta-t-elle. Et où ? Et pour quoi ?

—Où ? Ça m'est égal. Dans la première maison où je trouverais ma vie à gagner honorablement. Pourquoi ? Parce que je ne puis pas rester ici sans elle.

La jeune fille dit ce mot avec une telle intensité

de sa physionomie, où se reflétaient toutes ses impressions, avait d'irrésistibles séductions.

Ses grands yeux bleus, surtout, des yeux largement ouverts au droit regard avaient, dans leur pureté profonde et un peu naïve, un charme souverain. Ces yeux parlaient et disaient tout ce que voulait, pensait ou croyait la fillette, sans que sa bouche ait jamais besoin de s'ouvrir.

La courbure ferme du nez, l'ovale un peu long du visage, les méplats intelligents du front ajoutaient à cette impression heureuse et annonçaient une énergie et une fierté peu communes.

Quant à ses cheveux, c'était tout ce que l'on peut rêver de plus blond, de plus lumineux, de plus admirable. On les eût dit poudrés d'une poussière d'or. Quand elle les déroulait, ils l'enveloppaient tout entière, et, certainement jamais reine n'eut un si superbe manteau royal.

Ils avaient été la grande coquetterie de Mlle de Boves qui ne manquait jamais, dans les processions que font les religieuses pour la Fête-Dieu, d'habiller sa petite protégée en Madeleine, mais une Madeleine mondaine dont les ondes d'or emmelées de fleurs couvraient toute la petite personne alors chétive et mutine, adorablement jolie sous sa toison parfumée.

—Cherchez-moi une place où il y ait beaucoup de travail, demanda-t-elle à la vieille religieuse. J'ai besoin de me fatiguer à mort.

Une blanchisseuse du pays, la mère Madoine, depuis longtemps demandait une apprentie, la directrice lui donna Clotilde.

Pendant quelque temps, tout alla à merveille ; mais l'hiver fut particulièrement rude et mauvais.

Beaucoup de vieilles religieuses moururent au couvent, entre autres la mère Saint-Raphaël et la supérieure.

Le monastère fut à l'envers. Une étrangère vint d'un couvent du même ordre, mais situé dans le Midi, remplacer la morte. Elle amena avec elle une directrice d'orphelinat. Les deux nouvelles eurent assez de besogne pour se mettre au courant de leur affaire ; elles ne s'occupèrent plus des orphelines sorties de la maison et placées au dehors.

La blanchisseuse n'était point une méchante femme, mais elle était colère et violente au-delà de toute limite, surtout lorsqu'elle avait bu un peu plus que de coutume.

Sentant qu'on ne la surveillait guère, et que Clotilde ne voulant plus revenir au monastère où rien de ce qu'elle avait aimé n'existait ne porterait pas plainte, elle s'en

donna à cœur joie, et ne prit plus la peine de se contenir.

Pour un rien, elle criait, récriminait, faisait des scènes durant lesquelles elle ne savait plus ce qu'elle disait.

Alors les injures, les épithètes, les gros mots pleuvaient.

La première fois que cela eut lieu, Clotilde devint toute blanche. Mais elle eut la force de se taire, et quoique de grosses larmes tombassent de ses yeux, pas un mot ne sortit de ses lèvres.

Le lendemain, la blanchisseuse repentante et honteuse lui donna un jupon neuf et une paire de bas pour lui faire oublier son algarade de la veille.

Huit jours durant, elle la traita comme sa fille, ne voulant pas qu'elle portât des charges trop lourdes, ni qu'elle restât trop longtemps debout, ni qu'elle se levât de trop bonne heure le matin.



Clotilde se trouva en présence d'une femme âgée assise dans un fauteuil.—Page 62, col. 1.

de regret et de douleur, que sa vieille amie comprit que rien au monde ne la retiendrait.

—Si vous voulez me retenir, lui dit-elle, je passerai par-dessus les murs.

Il n'y avait pas à discuter. Du reste, la santé de l'enfant s'altérait visiblement, il fallut consentir à ce qu'elle demandait, et on la plaça au dehors.

VII.—LA CALOMNIE

Clotilde Gages venait d'avoir quatorze ans.

Mais si grande, si forte, si belle était la jeune fille, avec son teint éblouissant et sa taille déjà formée, qu'on lui en donnait aisément dix-sept ou dix-huit.

On ne pouvait la dire belle, elle ne l'était pas encore, en ce sens que la régularité absolue manquait à ses traits, mais la mobilité extraordinaire